BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : M. Pierre GRIMAL, *Institut d'Études latines*, 1, rue Victor-Cousin, 75230 — Paris Cedex 05, avant le 31 décembre de l'année 1982. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être l'objet d'une recensioe dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

Marc BARATIN-Françoise DESBORDES, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, 1. *Les théories* (collection « Horizons du langage », série « Époques et cultures ») : Paris, éditions Klincksieck, 1981, 269 pages.

Ce livre est l'œuvre de deux linguistes pour qui la linguistique forme un tout et qui ne sauraient se cantonner dans le comparatisme. A la description traditionnelle de la linguistique antique (description historique, largement fondée sur la *Quellenforschung*), ils veulent substituer une autre présentation, fondée sur une perspective épistémologique, seule capable, estiment-ils, de faire saisir l'originalité de l'analyse linguistique des Anciens : « Il est simplificateur de ne chercher dans l'Antiquité que des sources de la pensée moderne. L'intérêt primordial que présente l'Antiquité est heuristique : il s'agit de découvrir comment sont constituées d'autres organisations du savoir. » (p. 67).

Ce premier tome introduit aux problèmes généraux de la linguistique antique : il en appelle un second, qui doit être consacré « à l'étude de leurs implications dans les analyses de détail ». Le livre se divise en deux parties : une ample introduction (p. 1-67) et un choix de textes antiques en traduction originale. L'introduction se présente comme de type historique et distingue trois phases dans l'analyse linguistique des Anciens : 1) La problématique de l'énoncé scientifique chez Platon, Aristote et les Stoïciens (p. 13-34) ; 2) L'entreprise de description de la langue (p. 34-48) ; 3) La tripartition en grammaire, dialectique, rhétorique (p. 48-65).

Cet exposé très dense et très riche, fruit d'une réflexion sur les textes et d'une longue maturation, méritait une autre présentation typographique. L'impression, étriquée, en corps nº 8, avec en moyenne 3.300 signes par page, donnerait à croire que ces soixante pages ne sont que la compilation de choses connues, alors qu'elles apportent sur de nombreux faits des jugements nouveaux, et surtout sont animées d'un puissant esprit de synthèse. Ainsi je note au passage (p. 63) cette formule qui à elle seule résume et explique la différence de point de vue entre un Donat et un Priscien et qui, je le vois, procède d'une minutieuse analyse du livre XVII des *Institutions grammaticales* : « C'est la syntaxe qui secrète la figure ». Tout est intéressant, mais on retiendra particulièrement l'exposé de la linguistique stoïcienne (p. 26-34), les pages consacrées à Cicéron (p. 49 sqq.), à l'apport de la dialectique attribuée à Augustin, à la naissance de la syntaxe : comment Priscien, tout

en traduisant parfois mot à mot Apollonios Dyscole, fait un grand pas de plus dans la compréhension des conditions de cohésion de l'énoncé. Tout l'esprit du livre est dans cette phrase, par quoi se clot l'exposé historique : « Pas plus à la fin de l'Antiquité qu'à ses débuts la grammaire ne se confond avec l'ensemble des analyses de la langue, même si son développement peut en donner l'impression ».

Les cinquante textes (27 grecs, 23 latins) sont bien choisis, par leur diversité dans l'espace et dans le temps. Comme l'introduction, dont ils sont le reflet, ils imposent d'emblée l'idée d'une unité de pensée du monde antique, par-delà les langues et les systèmes politiques, et d'un échange constant entre Grecs et Latins. Cette perspective est seule féconde.

Les auteurs me permettront-ils de ne pas être parfaitement d'accord avec leurs principes de traduction (p. 71-76)? Non qu'ils aient tout à fait tort lorsqu'ils critiquent certaines méthodes qui relèvent d'une pure et simple abdication du traducteur. Je me demande simplement s'il n'y a pas une certaine contradiction entre le plaidoyer qu'ils font pour une approche de la linguistique antique en tant que système autonome et la modernisation parfois un peu forcée qu'ils imposent aux termes grecs et latins. Est-il vraiment nécessaire de rendre *partes orationis* par « catégories de mots »? Passe encore. Mais rendre *ars* par « système grammatical » ne comporte pas que des avantages. Certes, c'est mettre l'accent sur l'organisation des connaissances impliqué par chaque traité ; mais le mot « système » est en français terriblement abstrait et implique des connotations défavorables. De même rendre *accidens* par « marque », n'est-ce pas vider le mot de tout son contenu imagé, de tout son rapport avec l'univers matériel, et finalement diluer le caractère physique du signifiant stoïcien? En revanche, « système », « marque » sont des mots de la linguistique post-saussurienne. Les auteurs, qui savent l'impact que devrait avoir logiquement leur livre sur les étudiants de linguistique, ne prennent-ils pas le risque de jeter ainsi la confusion dans l'esprit de gens qui n'ont plus le temps d'apprendre le grec et le latin et de donner un contenu anachronique aux termes ainsi traduits? Après tout, est-il bien sûr que les normes de traduction soient les mêmes quel que soit le type de texte à traduire? Spécialement dans les domaines techniques (je pense à ceux tout proches de la philosophie et de la rhétorique) est-il possible de moderniser?

Mais ce sont là minces chicanes. Car ce livre, remarquable par son intelligence des faits et l'esprit de synthèse qu'il manifeste, devrait rendre les plus grands services à tout le monde, et en tout premier lieu aux hellénistes et aux latinistes.

Louis Holtz.

Francesco Della Corte, *La filologia latina dalle origini a Varrone*. 2. ediz. : Firenze, La Nuova Italia, 1981, 239 pages. 12 000 Lires.

La première édition, partout très bien accueillie, était vite devenue un « introuvable » et il est heureux que F. Della Corte, qui imprime par ailleurs ses indispensables *Opuscula* (I-VI, Università di Genova, 1971-1978), ait

publié une seconde édition de sa *Filologia latina*. Après bientôt un demi-siècle l'ouvrage reste solide et n'a pas nécessité une restructuration profonde. Il nous donne un tableau riche et vivant des études grammaticales à Rome de 172, année de l'ambassade de Cratès selon l'auteur (la date est controversée), à l'Empire. Les grandes figures sont mises en pleine lumière : Livius Andronicus, Ennius, Térence, Accius, Lucilius, Aelius Stilo, César et Varron ; Nigidius Figulus et Cicéron auraient mérité un traitement plus développé, de même que la pédagogie qui a rapidement adopté les principes de la grammaire théorique. Une table analytique faisant apparaître le plan suivi n'aurait pas fait double emploi avec l'*index dei nomi*, car ce livre, si bien écrit, n'est pas de simple consultation et mérite d'être lu de bout en bout ; l'*index locorum* permet de trouver l'explication des textes importants (la *Rhétorique à Herennius* est trop peu citée). L'*aggiornamento* a été fait scrupuleusement (l'auteur renvoie souvent à ses publications récentes) et on remarquera la note précise accordée à la datation de la *Technè* de Denys le Thrace (p. 102-103), ainsi que l'excellent chapitre sur Varron, réduction du célèbre *Varrone, il terzo gran lume romano*. La présence d'Auguste dans l'*index* est bien naturelle, car l'Empereur avait des idées en grammaire, mais les chiffres donnés : 125-139 ne le concernent pas. En conclusion, un ouvrage nécessaire et un parfait commentaire des *Fragmenta* de Funaioli. — Deux petites observations : je n'ai pas trouvé mention de l'admirable livre de J. Collart, *Varron grammairien latin* (1954), non plus que de ses *Mélanges* (1978), d'autre part la petite pointe de l'introduction contre les latinistes français d'avant guerre, présentés cavalièrement comme *amabili divulgatori e brillanti* « *causeurs* » (p. 10), me paraît très injuste...

P. FLOBERT.

Alexander I. KESSISSOGLU, *Das elativische Adjektiv in der frühlateinischen Literatur* (Europäische Hochschulschriften, Reihe XV, Bd 19) : Frankfurt-am-Main, Peter D. Lang, 1982, 140 pages.

Cette étude principalement sémantique et stylistique se fonde sur l'ouvrage connu de K. Jaberg, *Elation u. Komparation...*, Berne, 1947, qui n'a pas été renouvelé. L'auteur connaît aussi très bien les travaux plus récents en rapport avec son sujet, de H. J. Seiler, H. Fugier par exemple. Il a consulté les archives du *Thesaurus L. L.*, et n'a laissé de côté aucun commentaire des auteurs « archaïques » qui forment son corpus. On ne peut que louer la précision philologique de cet élève de K. Büchner[1] ; il n'hésite pas à descendre dans l'arène de la critique verbale pour assurer son raisonnement (e. g. p. 68-69 pour la *Cassandra* d'Ennius). L' « élatif », c'est, grosso modo, le superlatif absolu de nos grammaires, quelle que soit son expression morphologique (*-mus*, *-issimus*, adverbe + positif). Pour cerner exactement son emploi, A. Kessissoglu distingue plusieurs « strates » (*Ebenen*) : phonique,

1. Cet ouvrage reprend la « Dissertation » présentée par A. Kessissoglu en 1978-1979 devant la Faculté de Frisbourg-en-Brisgau. A signaler quelques rares coquilles : p. 44, l. 1, lire *dem* (et non *den*) ; p. 61, *celerissimus* (non *celle-*) ; p. 73, *bellum superius* (non *-rior*) ; p. 74, *genauso* (non *genaus*) ; p. 140, *Trinummus* (non *Trinnu-*).

lexicale, syntaxique, sémantique. On appréciera l'habileté et la finesse des analyses présentées, le soin extrême de l'auteur; nul doute qu'il ne jette un jour nouveau sur l'interprétation de tel passage de Naevius ou d'Ennius. Osera-t-on lui reprocher cependant quelque complaisance vis-à-vis de ses textes? Un vers comme :

optima cum pulchris animis Romana iuuentus

recélerait, à l'en croire, des trésors de connotations, alors que nous sommes, quant à nous, d'abord frappé par sa platitude. L'auteur reconnaît certes, en d'autres endroits, que l'exégèse stylistique est sujette à l'arbitraire (« man kann nicht mit Sicherheit feststellen », etc...). Mais la conscience du danger ne l'empêche pas de s'y exposer un peu trop. Un vers isolé de Liuius Andronicus où figure *adprimus Patroclus* n'autorise pas à considérer sûrement *adprimus* comme épithète (et s'il y avait dans le contexte perdu, un *uenit* par exemple?), Dans un vers comme :

patrem suum supremum optumum appellat

la répétition de *a* est peut-être à retenir, comme le fait A. Kessissoglu. Mais pourquoi néglige-t-il alors celle de *e*? On lui accordera que l'allitération de *p* est frappante ; mais la répétition de *t* dont il ne dit rien? et les liquides? Dans :

pater optime Olympi

je doute que *optime* exprime surtout l'intérêt du dieu pour les hommes (p. 50). Quant au « jeu subtil » de *e* dans ce groupe, on pourrait en parler si le deuxième n'était pas élidé.

On multiplierait sans peine les exemples qui prêtent à contestation. Bornons-nous à un dernier vers :

consequitur. Summo sonitu quatit ungula terram

C'est surtout la répartition des *i* qui, selon A. Kessissoglu, suggère le galop d'un cheval ; mais il ne dit rien du rythme (4 dactyles) qui nous semble plus important. Dans ces conditions, les conclusions littéraires que tire l'auteur de ses analyses stylistiques peuvent paraître fragiles.

Un autre parti ne manquera pas d'étonner : la littérature « archaïque » latine, ce sont, d'une part des fragments divers, parfois très réduits, d'autre part Plaute, massif. A. Kessissoglu pouvait essayer de donner une vue d'ensemble de « l'élation » en traitant synthétiquement tout ce corpus qui appartient à la même époque (et en signalant au passage les variations éventuelles liées au genre par exemple). Il a au contraire choisi d'examiner les exemples l'un après l'autre, dans l'ordre des auteurs et des textes ; les données plautiniennes se limitent d'ailleurs à celles de quatre pièces étudiées elles aussi « au coup par coup ». L'avantage de cette démarche est sans doute de fournir à propos de chaque passage une étude minutieuse qui vise à l'exhaustivité ; le lecteur a ainsi directement sous les yeux tout ce qu'il peut chercher sur le texte en question. L'inconvénient est un risque certain de répétition, et une impression de morcellement que ni l'introduction ni même la conclusion ne viennent corriger en offrant une synthèse suffisamment ample.

Mais peut-être A. Kessissoglu, qui fait ici la preuve de sa compétence de chercheur, réserve-t-il cette synthèse pour des études ultérieures.

Guy SERBAT.

Wolfram EULER, « *dōnom dō-* ». *Eine figura etymologica der Sprachen Altitaliens* : Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge 29, 1982, 39 pages.

Donum dare est usuel sur les dédicaces religieuses et tient aussi sa place dans la littérature ; le fait est très ancien, car la même expression se retrouve en osque et en vénète. Comme le formulaire vénète de Làgole présente toujours, sauf une fois, *donom* contre *donon* attendu, on peut se demander si la finale *-m* n'est pas due à l'influence du latin (cf. M. Lejeune, *Manuel de la langue vénète*, p. 140) ; mais il ne faut pas oublier alors que le phénomène est *phonétique* (ou graphique), puisque l'on connaît aussi *vottsom* dépourvu de parallèle latin ; du coup la thèse de l'auteur sur l'emprunt de la *formule* au latin semble très douteuse. Même au point de vue phonétique l'influence latine n'est pas évidente, puisque d'autres parlers voisins attestent *-m* (carnique, lépontique). On ne se laissera pas persuader non plus par la thèse de l'origine grecque du syntagme latin. L'association *donum dare* n'a rien de si insolite qu'on doive l'expliquer à toute force par des emprunts ; en tout cas l'origine indo-européenne n'est pas démontrée, puisque le védique n'a rien de tel. Les formules religieuses, volontiers redondantes, sont très stables et se prêtent mal aux innovations et aux emprunts. Les vues de l'auteur restent très conjecturales, même si l'information est bonne dans l'ensemble. Il faut toutefois expliquer *dīus* par **diwyos* (cf. aussi le grec p. 11) ; et développer l'osque *brat. data.* (p. 14 et n. 55) en *brateis datas* (au génitif singulier).

P. FLOBERT.

Eva ODELMAN, *Études sur quelques reflets du style administratif chez César* (mémoire de doctorat, soutenu à Stockholm le 29 septembre 1972), exemplaire dactylographié, 191 pages.

Les hasards de la transmission n'ont mis sous nos yeux qu'en 1981 cette thèse déjà ancienne, mais qui mérite d'être signalée. E. Odelman reprend une direction de recherche déjà explorée par plusieurs savants, dont Frese, Löfstedt, Barwick, Fraenkel, et, chez nous, Michel Rambaud : par son impassibilité, son *elegantia*, sa *brevitas*, mais aussi le goût de la précision (qui ne va pas toujours sans répétitions, voire lourdeurs), le style de César se rapproche du style « administratif » tel qu'on peut le définir par l'étude des textes de lois, des rapports de gestion (cf. la correspondance de Pline et de Trajan, certaines lettres de Cicéron, etc.). L'auteur éclaire très bien cet aspect de l'écriture césarienne en analysant l'emploi, *a*) de quelques mots, *b*) de certains tours. Parmi les mots, elle s'attache aux synonymes complets ou partiels (comme *existimare*, *arbitrari*, *putare*, *uxor*, *coniux*). Parmi les tours, au gérondif et à l'adjectif verbal, à *habere* avec participe

passé, à l'ablatif absolu, à la répétition d'un substantif (avec relatif ou anaphorique). Enquête limitée certes, mais toujours très sûre, très bien documentée ; on sera heureux de voir ici exploités les textes juridiques trop souvent négligés. Par contraste, les caractères propres aux textes littéraires, avec leurs niveaux très variés, ressortent plus nettement.

Guy SERBAT.

Jacqueline DANGEL, *La phrase oratoire chez Tite-Live* : Paris, Les Belles Lettres, 1982, x-468 pages in-8°.

Cet ouvrage, réalisé comme thèse de doctorat d'État sous la direction de M. J.-P. Chausserie-Laprée, se présente comme le second volet d'un triptyque consacré successivement aux écritures narrative, oratoire et poétique. C'est dire que la référence au travail de notre collègue d'Aix-en-Provence est constante, au moins de façon sous-jacente ; mais Mlle Dangel a su éviter le piège du « remake » et réussi à donner à son livre ses caractères spécifiques originaux ; si les analyses qu'elle nous propose de la phrase oratoire sont constamment appuyées de comparaisons avec les résultats constatés dans les passages narratifs, elle ne vise point à faire, comme son prédécesseur, l'*Histoire d'un style* ; limitant son étude à Tite-Live, elle se place presque uniquement dans l'ordre de la synchronie.

L'ensemble du développement s'articule autour d'une idée centrale tendant à montrer que la phrase oratoire se caractérise par une structure « intégrante », nécessaire et construite, visant à une plénitude formelle et fonctionnelle, qui en fait un tout refermé sur lui-même, opposée aux structures « additionnelles » et expansives de la phrase narrative. L'enquête comporte trois volets, correspondant aux trois parties de l'ouvrage, qui représentent les trois niveaux de la structure de la phrase : syntaxique, rythmique, métrique. Dans la première, l'auteur s'efforce de montrer que « la phrase oratoire livienne repose sur des composants et une organisation syntaxiques unitaires, aptes à former un énoncé synthétique et bien clos » (p. 10) en vue desquels l'historien recherche les structures les plus intégrantes ; elle en analyse avec minutie les différents éléments et détermine à partir de là un certain nombre de « modèles de phrase » selon lesquels se réalise ce type d'organisation. Elle étudie tout spécialement la disposition des propositions subordonnées par rapport à la proposition principale, opposant à un ordre « centrifuge », caractérisant la phrase narrative, un ordre « centripète » grâce auquel se trouvent réalisées les structures intégrantes qui sont spécifiques de la phrase oratoire. Dans la deuxième partie, consacrée aux structures rythmiques, Mlle Dangel étudie la mise en place des mots dans la phrase ; par la stylisation et la rationalisation des données de la langue, par la recherche, notamment, de dispositions comportant des symétries ou des gradations sur le plan des correspondances syllabiques, par la pratique de retours formels et la mise en place de cadres précis, Tite-Live construit des énoncés présentant une organisation verbale susceptible de souligner les structures syntaxiques, voire d'en prendre le relais quand ces dernières sont insuffisantes pour donner son rythme à la phrase ; cela la conduit à

établir une distinction entre « rythme syntaxique » et « rythme thématique » ; elle s'intéresse en particulier aux dispositions verbales des fins de phrase qui lui paraissent propres à marquer le terme de ces dernières par des procédures dont elle analyse avec précision les différents mécanismes.

La troisième partie constitue ainsi tout naturellement le complément des recherches précédentes, puisque l'auteur y étudie les structures métriques des fins de phrases ou « clausules » ; soucieuse cependant d'élargir le champ de son investigation, à l'image de ce qu'a fait dans ce domaine A. Primmer[1], auquel elle se réfère souvent fort judicieusement, elle analyse également les fins de *côla* intérieurs, ce qui lui permet de prouver le souci qu'a l'historien d'assurer, par le recours à des procédés auxquels les Latins étaient particulièrement sensibles, une organisation plus harmonieuse et plus efficace de l'ensemble de la phrase. Cette troisième partie de l'ouvrage est incontestablement la plus importante, non seulement par l'étendue — de ce point de vue, elle équivaut presque aux deux autres réunies — mais surtout par l'originalité et la portée des thèses qui y sont soutenues. Elles sont au nombre de deux. En premier lieu, Mlle Dangel s'oppose à la théorie généralement régnante jusqu'ici, selon laquelle la prose métrique livienne se distinguerait de celle de Cicéron par la substitution au *genos diplasion*, qui caractérise cette dernière, du *genos ison* dans lequel le temps faible équivaut au temps fort sur le plan de la durée ; elle plaide pour la conception d'un *genos diplasion élargi* dans lequel « Tite-Live aurait élargi les possibilités métriques de ce genre, en lui appliquant les nombreuses substitutions qu'admettent la poésie iambo-trochaïque et les crétiques du théâtre » (p. 267). La deuxième innovation vise à résoudre les problèmes qui se présentent alors dans le cas d'une succession de plus de trois syllabes longues ou brèves, ce qui constitue une structure qui manque de netteté. Elle propose pour ce faire une méthode originale, qu'elle appelle une « lecture métrique », qui consiste à prendre en compte l'accent des mots pour la détermination des clausules dans le cas de ces séries de longues et de brèves qui, sans cela, ne se laissent pas ramener à une structure déterminée ; le procédé donne à ces séries une « lisibilité » dont elles seraient autrement totalement dépourvues, et l'idée est de ce fait intéressante, même si l'on ne peut se défendre de l'impression, au moins au premier contact, que l'auteur s'y donne bien des libertés ; mais l'étude comparative qu'elle mène ensuite semble bien prouver que l'hypothèse n'est pas gratuite. Mlle Dangel est ainsi amenée à prendre position sur des problèmes difficiles, qui constituent dans le domaine de la recherche en stylistique latine un secteur particulièrement important, qu'elle renouvelle totalement, non seulement de façon ponctuelle, mais aussi du point de vue méthodologique, car elle donne à cet aspect du développement une portée qui dépasse l'étude de la phrase livienne. Cette troisième partie du travail est très heureusement complétée par des considérations fort intéressantes et nécessaires sur le rendement stylistique des clausules et leur rôle comme fermeture fonctionnelle de la phrase.

1. A. Primmer, *Cicero numerosus. Studien zum antiken Prosarythmus*, Vienne, 1968 ; cf. mon compte rendu dans cette revue, XLVII, 1969, p. 508-513.

Le livre se clôt sur une bibliographie judicieusement sélective et deux index : des exemples commentés et des notions utilisées dans le courant du texte.

On ne peut qu'admirer dans cet ouvrage, dont la réalisation matérielle est quasi impeccable, la richesse de la documentation, la précision des définitions, la rigueur du raisonnement, la finesse des analyses, l'honnêteté des interprétations et la prudence des conclusions ; les développements sont éclairés et complétés par de très nombreux tableaux établis avec beaucoup de soin. On doit louer la construction solide, claire, équilibrée et rigoureuse de l'ensemble, avec seulement un excès d'artifice dans les enchaînements, qui sentent quelque peu l'école. On peut cependant regretter un point de vue exagérément structuraliste, qui conduit l'auteur à nous mettre face à « l'orateur livien », complètement dépersonnalisé, situé hors de tout temps et de tout lieu, ce qui est un comble, s'agissant d'un ouvrage historique. On peut aussi déplorer le recours à un vocabulaire technique sans doute nécessaire, mais peut-être excessif dans ses nuances, dont en tout cas l'utilisation et la compréhension eussent été facilitées par une liste récapitulative des définitions en fin de volume. Mais ces légères réserves ne sauraient faire oublier que M^lle^ Dangel a le mérite de nous présenter une véritable thèse, fondée sur un travailpré paratoire d'une incroyable minutie, avec des suggestions originales, audacieuses sur certains points, et qui susciteront peut-être des réactions et des objections, mais qu'elle avance avec beaucoup de prudence, en se gardant de conclusions qui iraient au-delà de ce que fournissent les analyses sur lesquelles elle s'appuie ; elle propose ainsi des orientations susceptibles de susciter de nouvelles recherches. Reste justement à réaliser le troisième volet du triptyque dont j'ai parlé au début de cette recension : l'analyse de l'écriture poétique ; qui est mieux qualifié pour la réaliser que M^lle^ Dangel elle-même?

J. Hellegouarc'h.

La lingua poetica latina, a cura di Aldo Lunelli, 2^e^ éd. : Bologne, Patron, 1980, un vol. in-8°, xv + 205 pages.

Voici une seconde édition de ce livre, qui contient trois essais demeurés célèbres sur la langue poétique latine. Le premier est de Wilhelm Kroll, le second de Hendricus Hubertus Janssen, le troisième de Manu Leumann. Aldo Lunelli a révisé les notes, rectifié certaines erreurs, renvoyé à des études plus récentes (puisque Kroll écrivait en 1924, Janssen en 1941 et Leumann, plus près de nous, en 1959). Le volume commence par une bibliographie abondante, précise, détaillée, remise à jour pour cette édition (la première date de 1974). C'est cet instrument de travail excellent, en raison d'abord des nombreux faits qu'il rassemble, dont il faut saluer la réapparition.

Les doctrines contenues dans les trois essais sont, certes, toujours utiles, mais certaines conceptions peuvent être remises en cause, par exemple le postulat, implicite, selon lequel la langue poétique est une prose détournée de sa simplicité pour des raisons d'esthétique. En fait, la langue poétique préexiste à la langue de la prose littéraire, qui en est issue, pour une bonne part (on pensera aux rythmes, aux *sententiae*, etc.). Le phénomène signalé par

Leumann, la recherche d'une langue poétique sur le modèle de la prose classique, est effectivement tardif, et n'apparaît qu'avec les *poetae docti*, au moment où les poètes grecs sont adaptés en latin, mais il ne convient pas de minimiser la part de l'héritage latin, du *carmen*, un aspect justement mis en lumière ici par H. H. Janssen. La masse de langage sur lequel est fondée la langue poétique est beaucoup plus considérable que dans le cas de la langue de la prose, infiniment plus sélective et, souvent, les innovations attribuées à des modèles grecs ne sont que des résurgences de l'archaïsme : même lorsqu'il y a imitation, il faut que le schème syntaxique adopté corresponde à un type existant ou en puissance dans le langage latin. Il conviendrait peut-être aussi de distinguer plus nettement que ne le fait encore Kroll langue poétique et rhétorique. On hésitera à admettre, avec lui, que les poètes emploient indifféremment des synonymes pour désigner la mer, le ciel, les navires. Le penser (et l'enseigner) revient à banaliser l'expression poétique. Il y a encore là matière à recherches fructueuses.

Pierre GRIMAL.

Giorgio PASQUALI, *Preistoria della Poesia Romana*, con un saggio introduttivo di Sebastiano TIMPANARO : Florence, Sansoni, 1981, un vol. in-8° de 198 pages, un index.

L'ouvrage de G. Pasquali, que l'on réimprime ici, a paru en 1936, et il a fait époque. On connaît la thèse : le vers saturnien est de caractère quantitatif, il est adapté de la métrique grecque, il est formé de deux membres, un dimètre iambique suivi d'un ithyphallique ou d'un *uersus Reizianus*. Pasquali refuse non seulement toute interprétation du saturnien par l'*ictus*, mais toute dérivation directe d'une métrique « indo-européenne », d'où seraient issus, indépendamment les uns des autres, les rythmes grecs et les rythmes latins. Il donne comme preuve de la filiation entre métrique grecque et métrique latine (la seconde s'étant formée sur le modèle de l'autre) le fait que, ici comme là, une longue équivaut à deux brèves — ce qui, assure-t-il, ne peut être le fait du hasard. Cette thèse, pourtant, n'est pas ce qui importe le plus dans le petit livre de Pasquali. Elle est le point de départ d'une intuition d'ensemble, qui s'est révélée exacte, sur le milieu culturel du Latium et de Rome au VI^e^ siècle avant J.-C., un milieu où l'influence hellénique est prédominante, à la fois par l'intermédiaire de la civilisation étrusque (que Pasquali tend à minimiser) et, surtout, l'action des colonies grecques, et avant tout de Cumes. Idées qui, à leur date, étaient « dans l'air » et se retrouvent, par exemple, dans les théories de Fr. Altheim.

La longue préface de S. Timpanaro, en tête de cette réédition, est une mise au point et une réflexion importante sur l'évolution de cette « problématique ». Elle montre comment la pensée de Pasquali (qui fut son maître) a évolué, et comment, formé d'abord par la philologie allemande, Pasquali accepta ensuite l'influence de Meillet, de Vendryès et, en général, de l'école française. On trouvera aussi dans cet essai introductif le développement ultérieur des recherches sur le saturnien, considéré maintenant comme essentiellement « commatique », c'est-à-dire « l'association de deux membres séparés

par une fin de mot obligatoire (avec faculté d'hiatus et de *syllaba anceps*) chacun de ces deux membres étant à son tour (et spécialement le premier, généralement plus long) divisé en deux incises « mineures » (Timpanaro, p. 73). C'est aussi la formule adoptée (à quelque différence près) par William Beare, dans son livre de 1957, *Latin Verse ond European Song*. Cette formule, quelque vague et générale qu'elle soit, permet de comprendre que le vers saturnien ait pu revêtir tant de formes diverses, et que le rythme quantitatif ne lui soit pas étranger, pas plus que le rythme accentuel, étant donné les lois propres à la phonétique du mot en latin.

Même si l'on n'accepte plus, telle quelle, l'interprétation quantitative du saturnien, le livre de Pasquali n'en reste pas moins un « classique », par la largeur de ses vues sur ce que l'on peut bien appeler, plus généralement, la préhistoire culturelle de Rome. Il est inutile de rappeler comment les fouilles du Latium ont élargi la perspective qui était encore acceptée au temps de Pasquali.

Un autre aspect de cette réédition nous montre comment les débats relatifs aux origines de la culture romaine ont été, dans les cinquante dernières années, empoisonnés par des considérations politiques et les accusations réciproques qu'elles entraînent. Il semble bien que Pasquali n'en ait guère tenu compte. Il n'était pas de ceux pour qui les faits historiques doivent servir, aussitôt reconnus, à appuyer des idéologies formées en dehors de tout esprit véritablement objectif. On n'oubliera pas non plus qu'il a su utiliser les ressources de plusieurs disciplines, ce qui a toujours été le propre des vrais savants.

Pierre GRIMAL.

Rosanna MARINO, *Concordanze della Orestis tragoedia di Draconzio* (Biblioteca di studi antichi, 32) : Pisa, Giardini, 1981, 203 pages.

L'*Orestis tragoedia* est une œuvre qui nous est parvenue sans nom d'auteur, mais dès la fin du XIX^e^ siècle certains éditeurs du poème (A. Mai, R. Peiper, E. Bährens) ont à juste titre attribué cette pièce à Dracontius. Il est impossible de la situer avec précision parmi les autres œuvres du poète ; aussi est-on quelque peu inquiet à la lecture de la préface due à G. Arico, qui n'hésite pas à affirmer que le poème est plus récent que le *De raptu Helenae* et la *Medea* et date d'une époque où Dracontius était encore païen (on a de bonnes raisons de penser qu'il ne le fut jamais...). La Concordance avec « lemmatisation » de l'*Orestis tragoedia*, qui est l'œuvre de R. Marino, n'est pas elle non plus exempte d'erreurs. Elle a été réalisée par ordinateur, grâce à l'aide de l'Istituto di Linguistica Computazionale del C. N. R. de Pise. Les formes sont classées par lemmes et à l'intérieur de chaque lemme par ordre alphabétique (ainsi *bona* précède *bonus*). Une codification, dont le détail est donné dans l'introduction (p. XII-XV), permet de préciser la catégorie grammaticale de chaque lemme et la description morphologique de chaque forme. Cette description est dans l'ensemble exacte, mais prête à discussion : ainsi l'auteur distingue, sous *accendo*, un *accendit* présent (v. 17) et un *accendit* parfait (v. 663), alors que nous verrions plutôt dans cette

deuxième forme également un présent ; à l'inverse, *concidit* (v. 263), classé comme présent, paraît bien être un parfait comme au v. 787. Les erreurs sont parfois plus gênantes : un *mecum* (v. 188) est curieusement égaré parmi les occurrences de la conjonction *cum* et séparé de *tecum*, *uobiscum*, etc. correctement analysés. Il aurait fallu classer les exemples de *lustrum*, « bauge, repaire » et ceux de *lustrum*, « sacrifice expiatoire, lustre » sous deux lemmes différents. Enfin, si l'on peut penser à chercher *melior* et *optimus* sous *bonus*, il est moins évident de songer au lemme *inferus* pour y trouver *imus* (d'autant plus que l'étymologie de *imus* est contestée).

Certaines des graphies adoptées par l'auteur présentent de sérieux inconvénients et sont même source de fantaisies inadmissibles dans une concordance. Curieusement, alors que *i* voyelle et *i* consonne ne sont pas distingués (on trouve, comme on s'y attend, *ibi* après *ianua*), *u* voyelle et *u* consonne sont notés différemment (aussi doit-on chercher *divinus* après *diurnus* et *vaco*, *valeo* à la suite de *uxor*). Mais surtout il aurait fallu unifier la graphie des préfixes soumis à assimilation : la fantaisie qui règne dans ce domaine fait qu'on rencontre un lemme *adgredior* (avec une seule occurrence) et, quatre pages plus loin, un lemme *aggredior* (avec deux autres occurrences), comme s'il s'agissait de deux verbes différents ; de même un lemme *impius* (une occurrence) et, à cinq pages de distance, un lemme *inpius* (huit autres occurrences)... Après ces constatations, on se demande quel crédit accorder aux dénombrements que cette concordance devrait pouvoir permettre de réaliser.

Le texte cité pour chaque occurrence occupe une ligne et demie environ. Nous n'avons pas compris les principes choisis pour le découpage du contexte : les diverses occurrences d'une même forme peuvent occuper n'importe quelle place des textes cités (le lemme *et* et le lemme *qui* sont, de ce point de vue, particulièrement révélateurs). Pourquoi n'avoir pas adopté la disposition habituelle des concordances réalisées suivant le système KWIC (Key-Word-In-Context), où chaque mot clé se retrouve au centre de la page?

On peut enfin regretter que cette concordance ne soit pas critique ; d'autant plus que l'auteur, dans son introduction, présente son ouvrage comme un travail destiné à faciliter la préparation d'une nouvelle édition de l'*Orestis tragoedia*. L'œuvre a été transmise par deux manuscrits seulement ; l'indication des variantes, qui aurait demandé un surcroît de recherches relativement peu important, aurait rendu cette concordance beaucoup plus utile. Souhaitons que les ouvrages consacrés à d'autres pièces profanes de Dracontius qui sont annoncés manifestent un plus grand souci des exigences scientifiques.

Claude Moussy.

Iiro Kajanto, *The Latin Cognomina*, dans *Commentationes Humanarum Litterarum*, XXXVI, 2, in-8°, 417 pages.

Ce livre est la reproduction anastatique de l'ouvrage publié en 1965 à Helsinki, et dont il a été rendu compte par Marcel Durry (*R. É. L.*, XLIII,

1965, p. 679-680). L'intérêt de ce livre et son utilité n'ont pas été démentis depuis près de vingt ans qu'il est devenu un classique.

Une page d'*additamenta* (p. 418) donne vingt-cinq *cognomina* omis dans la précédente édition.

P. G.

Otto Hiltbrunner, *Bibliographie zur lateinischen Wortforschung.* Band 1 : *A-acutus* : Berne et Munich, Francke, 1981, xxii-298 pages.

L'intérêt de cette bibliographie n'est pas niable : réunir toutes les références aux études sur tout le vocabulaire latin. C'est indispensable pour les monographies parues en volumes ou dans les revues ; mais est-il utile de renvoyer pour chaque mot, aux études générales consacrées à la langue des auteurs qui l'attestent? Il était suffisant de donner en tête, comme Hofmann/Szantyr dans leur *Syntax und Stilistik*, une bibliographie alphabétique de la langue des *auteurs* et d'ajouter une bibliographie thématique des grandes synthèses sur le vocabulaire latin, cela aurait évité une foule de redites, puisque ces livres ont des index. Soit *absolutor*, — *torius* ; la monographie de Ploen est à sa place ; mais est-il indispensable de renvoyer à Zimmermann pour Cassiodore, à Bonnet pour Grégoire de Tours, à Zilliacus pour la translitération byzantine? N'est-il pas indiqué de regrouper toute la série de *absoluo*? Il faut laisser leur utilité aux dictionnaires et en particulier au *Thesaurus* ! A mon avis, les grands concepts devraient seuls être retenus et les références se limiter aux études spécialisées et aux observations originales ; l'exhaustif est à proscrire. Les proportions futures de l'édifice inquiètent : déjà 300 pages et l'on n'est arrivé qu'à *acutus* ! Il faudra à l'avenir choisir, élaguer et sélectionner impitoyablement les références pertinentes. Il est toujours pénible de sacrifier une part de sa documentation, mais les impératifs de l'édition sont sévères : il en irait autrement, bien entendu, avec l'informatique. Espérons donc une réduction, qui aboutira rapidement à quelques volumes maniables, solution bien préférable aux cinquante tomes qu'il faudrait attendre bien longtemps...

P. Flobert.

Oxford latin Dictionary, fasc. VIII : *Sopor-Zythum* : Oxford Clarendon Press, 1982, p. 1793-2126.

Quatorze ans après la publication du premier fascicule, voici achevé l'*O. L. D.* Ce délai répond exactement aux prévisions initiales. On notera aussi que depuis 1968, la typographie, l'étendue des articles, la méthode sont restées rigoureusement les mêmes. Cela fait le plus grand honneur à la Clarendon Press, à l'équipe des collaborateurs et à son animateur responsable. Il me semble que si un latiniste songeait aujourd'hui à quelque entreprise comparable, sa première tâche devrait être d'aller voir P. G. W. Glare et de lui demander conseil. Un dictionnaire se juge surtout à l'usage. Depuis que nous avons celui-là presque quotidiennement sur notre table, et pour des sections toujours plus étendues du vocabulaire, nous pouvons, plus

équitablement peut-être que les premiers recenseurs, apprécier ses mérites, comparer ce qu'il nous donne avec ce qu'il n'a pas prétendu et ne pouvait pas nous donner.

Je crois qu'un dictionnaire comme celui-ci peut écarter sans scrupule toute recherche sur l'authenticité des formes qu'il répertorie : à parler proprement, il n'est pas dictionnaire des auteurs, mais dictionnaire des mots et formes attestés dans les éditions dont la liste figure en tête de l'ouvrage ; souhaitons que ces éditeurs aient bien fait le travail qui leur incombait. Pas davantage, le lexicographe ne doit vouloir se faire étymologiste : cela aussi relève d'autres travaux. Enfin, il n'existe pas de manière scientifique de classer les sens : compte tenu de l'état lacunaire de notre documentation, la date de la première apparition dans les textes est rarement significative. Il est encore plus périlleux d'imaginer une généalogie des valeurs sémantiques : un emploi figuré peut conserver un sens très ancien ; les valeurs abstraites ne sont pas toujours plus récentes que les valeurs concrètes. A supposer même que pour quelques mots des études particulières aient établi avec une grande vraisemblance la filiation des sens, il n'est pas sûr que l'auteur d'un dictionnaire doive s'en inspirer : il ne ferait, le plus souvent, que compliquer la tâche des consultants qui, n'ayant pas lu l'étude de base, auront une peine accrue à se retrouver dans un labyrinthe pour eux plein d'énigmes.

Le meilleur classement sera le plus pratique, celui auquel le lecteur peut s'attendre, parce qu'il le retrouve, toujours à peu près le même, dans les dictionnaires en usage, celui qui procède par divisions aisément saisissables, comme les diverses sortes de connexions syntaxiques. Est-ce là sacrifier abusivement à la commodité? Je ne le crois pas. On utilise un dictionnaire à l'occasion de la lecture d'un texte, de la rencontre d'un mot où l'on achoppe ; on n'en peut attendre qu'une première orientation, une présentation impartiale de virtualités très diverses ; le latiniste le plus expérimenté a besoin parfois qu'on lui rappelle que tel mot peut avoir aussi tels et tels sens auxquels, pour l'heure, il ne pensait pas. Sans négliger les emplois rares qu'on signalera expressément comme tels et qu'on annexera à des catégories plus fournies, le lexicographe essaiera de proportionner l'ampleur de chaque division à la place occupée dans les textes par la valeur sémantique correspondante. Ainsi au premier coup d'œil l'article donnera une idée de l'importance du mot en ses diverses acceptions.

Il me semble qu'écrivant ceci nous venons de définir, négativement et positivement, ce qu'est l'*O. L. D.* Le seul regret que cet ouvrage puisse susciter, c'est qu'il ait arrêté ses relevés si tôt, à la fin du IIe siècle. Pendant trois ou quatre siècles encore la langue latine va évoluer avec une continuité et dans une unité suffisantes pour qu'on puisse sans violence l'étudier comme une suite et dans la perspective de ce qui a précédé. Il serait fâcheux qu'un dictionnaire du latin tardif retînt seulement les mots ou emplois inconnus du latin classique ; il faut que le lecteur voie aussi en toute son ampleur ce qui continue et vis-à-vis de quoi les nouveautés prennent leur sens. Pour permettre éventuellement des renvois, servir de référence générale, s'articuler sur un dictionnaire de l'époque antérieure, on avait jadis

pensé au Forcellini ; il n'est pas douteux qu'aujourd'hui l'*O. L. D.* pour cette fonction rendrait de meilleurs services.

Jacques PERRET.

Thesaurus linguae latinae. Vient de paraître : vol. VII, 2, fasc. XII : *ludibundus-lyxipyretos*, col. 1761-1955 : Leipzig, Teubner, 1979.

Philippe WOLFF, *Les origines linguistiques de l'Europe occidentale* (2e éd. revue et mise à jour) : Association des publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail (Série A, tome 48), 1982, 175 pages.

C'est en historien, et pour des historiens (cf. p. 13), que M. Philippe Wolff, membre de l'Institut, a conçu ce volume qui est une réédition d'un ouvrage paru chez Hachette en 1970. La linguiste et la latiniste que nous sommes l'a cependant lu avec beaucoup d'intérêt.

L'entreprise était ambitieuse : il s'agissait, dans ce livre aux proportions raisonnables, de retracer l'histoire (et la préhistoire) des langues qui se sont constituées en Europe occidentale au cours des quinze premiers siècles de notre ère, tout au moins des plus importantes d'entre elles : les langues romanes et les langues germaniques (il n'est que rarement fait allusion au celtique, au basque, au slave, et au grec). C'est donc une vaste fresque, dans l'espace et dans le temps, qui, au fil des pages, se déroule devant les yeux du lecteur.

L'objectif de l'auteur est de montrer comment les conditions historiques (invasions germaniques et arabes, développement du christianisme, prise de conscience des identités nationales, etc...) ont provoqué l'ascension politique et littéraire d'idiomes nouveaux, nettement individualisés, tout en mettant l'accent sur les parallélismes de situation et d'évolution qui caractérisent ces différentes langues (on peut d'ailleurs s'interroger sur la portée que peuvent avoir certains rapprochements linguistiques tels que la confrontation du sort de *-e* final en français et en anglais, par exemple ; cf. p. 146).

Cette formidable mutation linguistique est appréhendée à travers cinq chapitres qui constituent cinq étapes chronologiques retraçant, parallèlement, le développement des principales langues romanes et germaniques : « Origines lointaines » (latin et protogermanique) ; « La période de formation » (IIIe-VIIIe siècles) ; « La tour de Babel » (VIIIe-Xe siècles) ; « Cristallisation » (XIe-XIIIe siècles) ; « De Dante à Caxton, Luther et Nebrija » (XIVe-XVe siècles).

L'ouvrage, illustré de nombreux faits et textes, éclairé par des données chiffrées (ainsi p. 11, 18, 67-68, etc...) et plusieurs cartes, fourmille de précieux renseignements d'ordre historique, littéraire ou linguistique, dont l'index offre un aperçu. Il constitue donc une source utile de renseignements à laquelle ne manque qu'une chronologie, rappelant les principaux faits. Le système adopté pour les références bibliographiques ne mentionne dans le texte que les noms d'auteurs, et le report aux notices des p. 163-168 ne fournit pas toujours, et en tout cas pas aisément, le renseignement souhaité. L'économie s'est faite aux dépens de la clarté et de la précision. On peut